

La collection *Le 1 en livre*
est dirigée par Éric Fottorino

Lola Lafon

Le loup, l'épée et les étoiles

CES ÉPREUVES
N'ONT PAS ÉTÉ CORRIGÉES.
MERCİ DE VOTRE INDULGENCE.

© Le 1/Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-8159-4359-8

éditions de l'aube

Éloge de la fragilité

*1^{er} septembre 2020**

* Texte écrit pour *Boomerang*, émission d'Augustin Trapenard diffusée sur France Inter.

Vaincre : la cellulite, la timidité, le stress et le hoquet.

Gagner : en masse musculaire, en influence, en endurance, en Bourse.

Coups de gueule : d'un ministre, d'un acteur, textes coups de poing d'un auteur, séduction terrassante des certitudes uppercut.

Petite musique martiale qui rythme nos quotidiens : ici, un virus « gagne du terrain », là, un élu « fait la course en tête », un roman de rentrée littéraire « écrase la concurrence ».

Vénération de la fermeté : des seins, des cuisses, des discours politiques « musclés », couillus. Tout sauf être un Flanby : horreur du friable, du mou, du tremblement.

Icônes médiatiques puissantes, éblouissantes, aveuglantes.

Apologie de la débrouille, du « moi je m'en suis sortie seule ». Apologie de la résilience déguisée en injonction à se remettre en selle au plus vite, à redevenir efficace. Terreur de la chute, du faux pas, du ralentissement.

Agacement lorsqu'on se trouve derrière une vieille dame si lente à rendre la monnaie aux caisses des magasins. Déception d'avoir un enfant rêveur, désir de posséder un enfant rapide, « précoce », bien noté, applaudi.

Terreur de faillir. De s'avouer blessé. Fatigué. Savoir, pourtant, savoir que tant qu'il faudra vaincre, il y aura des perdants, des abîmés.

Terreur d'être mis à nu, désigné comme fragile. Cette insulte qui dit qu'on ne supporte pas assez bien les coups. Cette insulte qui envoie au tapis anxieux, déprimés, hésitants.

Fragiles. Résolument incertains, obstinément incapables de « fonctionner »,

radicalement fragiles, oscillant entre confiance et désespoir, vivant de hasard et de conditionnel, puisque, comme l'écrivait Francis Scott Fitzgerald, « nous sommes tous d'étranges oiseaux, plus étranges encore derrière notre visage et notre voix que nous ne souhaitons qu'on le sache ou que nous ne le savons nous-mêmes ».

Fini de pleurnicher

*10 octobre 2018**

* *Le 1* n° 220, « Comment faire renaître la gauche ».

Comme une grande partie de ma génération, j'ai été sous-payée par de sympathiques patrons « de gauche » qui m'imploreraient de tenir compte de leurs difficultés financières; j'ai écouté des garçons « de gauche » m'expliquer docement le féminisme; mes poumons ont été saturés de lacrymos lancés par des flics républicains, certains affirmant aux manifestants qu'ils comprenaient leur cause, étant eux-mêmes « plutôt de gauche »; j'ai adoré des chanteurs « de gauche », lesquels ont cogné, parfois à mort, leur compagne; j'ai vu des films « de gauche » ravis de raconter de très haut le parcours d'ouvriers infailliblement racistes et fatalistes.

Qu'on m'autorise donc à entourer cette gauche de ce qu'elle mérite : des guillemets qui nous en protègent.

Car « la gauche » aujourd'hui est un *pop-up store* schizophrène. On y vend une apologie de la jeunesse tout en envoyant des CRS matraquer les lycéens aux portes de leurs établissements, on y promet de jolis jardins partagés dans lesquels crèvent des réfugiés qu'on refuse d'héberger, on recycle un vieux monde, celui d'avant le Code du travail, on le repeint en vert : ils ne polluent pas, ces esclaves adolescents qui risquent leur vie à vélo pour nous livrer des petits plats vegan à toute heure. Quant au nucléaire raisonné, sans doute donnera-t-il lieu à des apocalypses raisonnables. « La gauche » tangué, mais elle ne perd pas le nord : elle traque l'air du temps comme un animal en fin de vie à qui il ne reste que ça, le flair.

Il semble bien qu'aujourd'hui, à l'image de la profession de foi catholique, il suffise de se proclamer « de gauche » pour l'être. « De gauche », les DRH qui se targuent de licencier avec humanité et bienveillance grâce à leur pratique assidue du yoga ; « de gauche », ceux qui se réapproprient des pratiques collectives et gratuites en les

commercialisant – ces créateurs de sites de covoiturage payants, d'échanges de services entre voisins payants, d'espaces de *coworking* où chacune des minutes passées assis à une table se paye. Les cœurs penchent « à gauche » avec désinvolture et les vies à droite sans aucun état d'âme : la parole déconnectée du geste, on négocie chaque instant du quotidien, évaluant ce qui mérite qu'on s'y arrête ; on enjambe sans ciller les corps laissés sur les trottoirs, estimant d'un coup d'œil lequel méritera sa piécette, on se fait directeur journalier d'un casting de la misère, on coache son enfant sans répit pour qu'il *s'en sorte*, on veut du sélect, de la maternelle aux petits corps choisis. On se targue de ne jamais *se faire avoir*, fier de connaître le juste prix de son existence, autoentrepreneur de soi, de son temps, de sa chambre, de ses talents de bricoleur, de son sexe et de sa voiture. Pourvu de toutes les fonctions en même temps, on participe à ce qu'on dénonce, obéissant en ça à une « gauche » qui promet notre souplesse, notre *adaptabilité*.

S'il est tentant d'imaginer qu'il y eut un âge d'or de la gauche parlementariste, j'en doute : après tout, c'est Maurice Thorez qui a prononcé le célèbre « Il faut savoir terminer une grève », s'adressant ainsi aux ouvriers qui, à l'époque¹, se voyaient privés d'une partie de leur salaire par les contremaîtres sous n'importe quel prétexte. Et si 1936 nous évoque les congés payés, c'est cette même année que le gouvernement Blum a créé l'arbitrage, une façon de neutraliser les conflits sociaux : « Nous avons fait voter un texte qui leur interdirait la grève tant que les tentatives de conciliation prévues par la loi suivraient leur cours. »

La « gauche » va mal ? Eh bien, peut-être est-il temps qu'elle décède. La mise en scène de son agonie n'a que trop duré. Les spectateurs sont lassés d'assister à ses cris de douleur, à ses longues introspections télévisuelles les soirs d'élections perdues. Elle pleurniche : pourquoi ne la rejoint-on plus ? Peut-être parce qu'elle

1. En 1936.

n'a d'autre ambition que d'être une *alternative*. Et si on s'en réfère à l'étymologie, un chemin alternatif n'est qu'une proposition d'aller autrement au même endroit. Une route parallèle à la broyeuse libérale, et qui ne s'en écarte jamais tout à fait.

Les partis de « gauche » se meurent et ça n'est pas une mauvaise nouvelle, car la gauche, elle, est pleinement vivante. Zones à défendre contagieuses et obstinées, de clairières en hameaux, cortèges de têtes et de joies dans les manifestations confisquées aux syndicats comme aux partis, collectifs informels qui germent spontanément dans les quartiers des grandes villes, les villages. Une gauche du geste, de l'acte, sans programme ni promesse de résultats, au sein de laquelle se renoue le fil d'une conversation qu'on a cru égarée dans le brouhaha du reste. Des ensembles, des regroupements, ces amitiés de terrain qui se reconnaissent comme désirant offrir, accueillir, entendre, défaire ce qui nous défait et partager des oasis, « des fontaines

LOLA LAFON

qui dispensent la vie, qui nous permettent de vivre dans le désert sans nous réconcilier avec lui¹ ».

Le loup, l'épée et les étoiles

*5 juin 2019**

1. Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique?*, Paris, Seuil, 2014 [1993].

* *Le 1* n° 252, « Facebook, la nouvelle fabrique de l'opinion ».

Il y a un an, j'ai refermé la porte d'un monde qui m'a révélée à moi-même dans ce que j'ai de plus misérable. Je m'y suis découverte en arrogante fillette de CM1 qui rejette une demande d'amitié sans raison. Je m'y suis découverte bateleuse (encore qu'un bateleur soit divertissant) de la littérature soucieuse de ne rater aucun lecteur ni lectrice, annonçant la moindre rencontre dans les festivals, les librairies. Loin de m'avoir fait céder au nostalgico-réactionnaire « c'était mieux avant », mon expérience de ce réseau se conclut plutôt par « c'est bien mieux après » m'être vue si triste en ce miroir.

Contrairement à Gregor Samsa, le personnage de Kafka, je ne me suis pas réveillée un matin incapable de me lever,

emprisonnée dans une carapace rigide. La mienne, de métamorphose, a été progressive et, longtemps, j'en ai ignoré les prémices. Si j'ai commencé par échanger des articles politiques ou culturels, prise d'une boulimie heureuse d'informations, celle-ci s'est rapidement transformée en passion voyeuse : j'ai vite cédé à la tentation de lire tel ou tel texte d'un ami d'amis racontant par le menu sa rupture amoureuse, me suis émue de la mort d'une femme jamais rencontrée, reclinquant sur la petite icône bleue tard le soir en dépit d'une journée entière hantée par les commentaires sexistes lus au moment de l'affaire Weinstein ou des échanges furieusement racistes sur ma page, ce jour où j'ai posté quelques lignes à propos du burkini.

Bien sûr, on m'objectera que Facebook ne fait que révéler ce qui est déjà là, qu'il nous reflète donc, que tout dépend de la façon dont on s'en sert. J'ai moi-même usé de cet argument face à ma mère quand celle-ci m'a demandé ce qu'on y « faisait »,

dans cet espace. Je n'avais pas encore conscience qu'on y restait, qu'on y errait sans le plaisir de se perdre : on y sombrait.

On m'affirme que Facebook présente les avantages et les inconvénients de la démocratie puisque tout le monde peut s'y inscrire et que chacun est en mesure de lire et de commenter les écrits de qui il veut. Cette « démocratie » ne résiste pas à mon chien : il y règne, comme n'importe quel chaton. Mon chien vaut, sur le terrain du « *like* », environ mille fois une manif et deux mille fois une photo de migrant. À moins que ledit migrant ne soit un enfant, plutôt blond, au regard implorant.

La mine que je m'y découvre et la vôtre, mes amis, ceux et celles que je connais dans « la vraie vie », m'effarent, vous dont le « mur » m'emplit d'une gêne semblable à celle qui s'emparerait de moi si j'ouvrais par mégarde la porte de votre salle de bains ou si j'assistais à votre séance de psychothérapie.

Facebook transforme les écrivains en de savants marchands d'émotions qui pèsent leurs épices au gramme près et hèlent les badauds à grand renfort d'articles qui leur sont consacrés. Facebook transforme les parents en directeurs de casting qui cherchent le meilleur profil de leur progéniture et ne posteront jamais aucune photo de leur enfant boutonneux. Facebook transforme n'importe qui en autoentrepreneur d'un soi-même capable d'exhiber devant des inconnus l'échographie de son enfant à venir ou d'annoncer le décès d'une tante pour susciter des « *like* ».

C'est vrai, certains l'utilisent comme une tribune politique et leurs textes sont brillants. Un temps. Très vite, les mots transpirent le désir d'être approuvé, arborant un savoir-écrire qui ne laisse rien à un hasard interdit de séjour au pays des réseaux.

Nos ombres virtuelles me peinent. Cette quête de compliments, ce ton suffisant qui assène, ce don d'ubiquité de notre conscience qui *sait* tout pour l'oublier

aussitôt, de la surveillance qu'exerce le réseau à l'utilisation des données personnelles. Personne ne pourra dire que nous n'avons pas été avertis. Nous avons acquis une capacité nouvelle qui nous permet de tout faire à la fois : s'indigner des censures virtuelles tout en continuant à les nourrir, être partie prenante de ce qu'on dénonce. Sean Parker, l'ex-président du réseau social, l'a d'ailleurs avoué dans plusieurs interviews, l'objectif premier de Facebook était d'être addictif, de susciter en nous un besoin sans fond. Bingo.

Des habitants de l'Arctique piègent les loups en enterrant dans la neige une épée couverte de sang, dont reste visible un morceau de lame. Un loup trouve l'épée, se met à la lécher. Très vite, il se coupe la langue, trop affamé pour se rendre compte, avant de perdre connaissance, que c'est son propre sang qu'il est en train de boire ; il ne tarde évidemment pas à mourir.

Facebook a le mérite de refléter l'état de manque dans lequel nous nous trouvons tous et toutes, affamés que nous sommes,

LOLA LAFON

qui déroulons le fil d'actualité sans savoir ce que nous y cherchons, menés par un besoin, mais un besoin de quoi ? On n'a pas le temps d'y réfléchir. Facebook promet la satiété, quand on ne sait pas de quoi on a faim, quand on a perdu jusqu'au souvenir de ce qu'on désire. Étymologiquement, le mot « désir » évoque la nostalgie d'un astre disparu, du latin *desiderare*, « regretter l'absence de quelqu'un ou quelque chose », lui-même dérivé de *sidus*, « étoile ». Aucun algorithme n'a prévu de se mettre à la recherche de nos étoiles égarées, la place est libre, elle est à nous.

Le rien et l'immensité

29 avril 2020*

* *Le 1* n° 294, « Et maintenant on change quoi? ».

Dans une rue désertée, un collage subsiste, à moitié décollé :
« notre colère sur vos murs ».

La colère, aujourd'hui, se heurte à nos quatre murs, à un quotidien où on a le droit d'aller faire ses courses, mais plus celui d'enterrer ses morts. On n'a plus pied. Tout, autour de nous, est immense : la misère, le danger, nos questions.

Chaque jour, on passe par tous les âges. On a la concentration d'un enfant de quatre ans, les larmes nous montent aux yeux telle une ado, on remplit son Caddie avec l'égoïsme d'un trader quadragénaire. Nos humeurs sont un océan. Elles creusent, déferlent. Des courants contraires nous traversent : à 20 heures pile, on applaudit, sans savoir si on célèbre

l'exploitation des soignants, si on s'étourdit d'une joie fugace ou si on est là parce qu'on a besoin d'échanger quelques mots avec sa voisine. À 20 h 05, on pense au lendemain, le futur est une vague scélérate. Sur notre écran, avant de s'endormir, on caresse de l'index des biches folâtrant sur une plage, des canards devant la Comédie-Française. Les animaux sont cathartiques, ils sont bons princes, et nous, les roitelets nus d'un monde en suspens.

Allô ? Dans le monde confiné, on délaisse les SMS, on s'appelle, on se cherche. Il y a l'ombre d'une chance qui pointe, celle de ne pas se rater, cette fois. Celle de poser sincèrement la question : toi, comment vas-tu ?

Le confinement a défait nos parades et nos illusions : notre « moi » fantasmé est à terre. On ne lit toujours pas de poésie au réveil, pas plus qu'on n'a appris à cuisiner d'un rien ou à bricoler. Et ça n'est pas de temps, qu'on manque, c'est de disponibilité. Elle est en miettes, comme nos certitudes.

A-t-il vraiment commencé en mars 2020, le confinement, ou l'étions-nous déjà « avant », confinés ? Avant, quand le libéralisme numérique nous faisait de l'œil pour mieux nous assigner à résidence, quand tout venait à nous, séries HBO et Uber-burgers, porno et formations professionnelles en ligne. Quand sortir semblait être dépassé, une perte de temps réservée à celles et à ceux qui avaient gardé cette habitude très xx^e siècle.

Oh, on le savait, que nos plaisirs, nos comforts, reposaient sur des corps épuisés, ces « autres » qu'on glorifie aujourd'hui. Que les livreurs, les éboueurs, les caissières, les travailleuses du sexe, les vigiles, les AVS, les aides-soignantes, étaient en première ligne, déjà. On le savait que, pas très loin de chez nous, se jouaient des guerres quotidiennes de la survie.

Il fallait gravir la pente de plus en plus vite pour n'en rien entendre, de ces fracas. À force, on a fini par oublier que la politique n'est pas qu'une posture d'hommes en costume gris. Elle agit sur les corps :

les nôtres. Aujourd'hui, on le sait: des choix ont été faits; il n'y a pas de masques, pas de gel hydroalcoolique, mais l'appel d'offres lancé le 12 avril par le ministère de l'Intérieur fait état d'une commande de six cent cinquante et un drones du « quotidien » pour 3,8 millions d'euros. Aujourd'hui, on le sait: la pollution par les particules fines nous a rendus plus fragiles aux virus. Aujourd'hui, on le sait: des gamins nés dans la septième puissance du monde ne mangent plus à leur faim, les files d'attente s'allongent devant les distributions de repas qu'organisent des collectifs de quartier.

Le confinement nous regarde à la loupe; nous y sommes si nus qu'il n'est plus possible d'ignorer nos cicatrices, nos mensonges: tout n'allait pas si bien « avant ».

On a le ventre serré à l'idée de « reprendre », d'être confinés dans des open spaces, des hiérarchies, une famille, une sexualité terne. Et déjà on est invités à préparer l'« après ».

Mais le temps ne se découpe pas en tranches, à la façon d'un graphique sur PowerPoint. Et c'est peut-être un réflexe du monde d'« avant », de chercher à tracer les contours de celui d'« après ». Un avant-après où l'on se contenterait de maquiller en vert, en « durable » ou en éthique la même économie de marché, le même dérèglement climatique, les mêmes inégalités, la même violence.

Quand quelques semaines ont suffi pour qu'on réalise que ce qui manque, sur les étagères, ne nous manque pas vraiment. Comme l'écrit Romaric Godin, journaliste spécialisé en macroéconomie :

[...] en quelques semaines, on se rend compte que l'on peut stopper la fuite en avant de l'économie marchande, que l'on peut se concentrer sur l'essentiel: nourrir, soigner, prendre soin. [...]. La valeur produite par le marché qui donne à un consultant un poids monétaire dix fois supérieur à celui d'une caissière ou d'un éboueur apparaît alors pour ce qu'elle est: une abstraction vide de sens. Ou plutôt

une abstraction destinée à servir ce pour-quoi elle est créée : le profit¹.

Le soir tombe, on a peur du noir et du lendemain, mais on applaudit, même si on se trouve pathétique.

On a tort. Le deuxième mouvement de la *Symphonie n° 6*, dite *Pathétique*, de Tchaïkovski a été décrit comme un sourire entre les larmes : une bande-son appropriée à ce qu'on voit naître ; un merci bredouillant à la caissière, des affichettes scotchées dans les halls d'immeuble, qui offrent de faire leurs courses aux personnes âgées, qui proposent de l'aide aux devoirs par téléphone aux enfants en difficulté. Des tentatives de faire communauté, de faire corps, des attentions nouvelles ; des colères aussi, qu'on se devra de ne pas oublier, qu'on se devra de porter à la place de celles et de ceux qui n'en auront peut-être plus la force, « après ».

1. Romaric Godin, « Ce que le confinement nous apprend de l'économie », *Mediapart.fr*, 11 avril 2020.

Ce matin, encore, on n'arrive à rien, c'est une bonne nouvelle. Notre « rien » ressemble au début d'autre chose.